

étaient criblés, percés à jour : les miens pour leur part avaient reçu plus de quarante balles, mais par un bonheur inouï, durant cette longue lutte, je n'avais pas même été touché.

Comment en étions-nous sortis sains et saufs ? Nous ne le comprenions pas nous-mêmes, et les Mexicains pas davantage ; seulement, le lendemain je me tâtais les membres, doutant encore si c'était bien moi et si j'étais réellement en vie.

LE PRINTEMPS

POUR L'ALBUM DE MADEMOISELLE G...
(Sonnet)

Le givre a disparu. L'oiseau dans la ramée
Exhale vers le ciel ses chants harmonieux ;
L'aurore verse à flots, sur la rose embaumée,
Comme des perles d'or, les pleurs de ses beaux yeux !
C'est le printemps vermeil : la brise parfumée
Mêle au bruit du ruisseau son gazouillis joyeux ;
Dans les bosquets en fleurs, l'abeille ranimée
Module, en voltigeant, ses amours gracieux.

Salut à toi, printemps, réveil de la nature !
J'aime, pensif, à voir ta splendide verdure
Tapisser nos coteaux de son velours luisant.

Tu fais au laboureur une heureuse existence ;
An vieillard, à l'enfant tu donnes l'espérance,
Un rayon de bonheur au pauvre mendiant !...

J.-B. CAUETTE.

Québec, 10 mai 1879.

UN DRAME SUR LA SEINE

Deuxième partie de la Bande Rouge

V

Au même instant, la tête de la colonne prussienne se montra au bord de la clairière. Il y avait une centaine d'hommes conduits par un officier, et ils signalèrent leur arrivée par un hurrah formidable.

C'était déjà une fort heureuse chance pour les malheureux réfugiés dans le hallier que de ne pas trouver cernés par l'ennemi, mais la situation n'était cependant pas beaucoup plus rassurante. Le boucau qui menaçait de les écraser ne tenait plus debout que par une sorte de miracle d'équilibre.

Quant aux broussailles à travers lesquelles il fallait passer pour fuir, elles brillaient lentement, et la place n'était pas assez nettoyée pour que le chemin fût praticable.

Cependant, les secondes étaient des heures. La lueur du brasier éclairait si vivement qu'on distinguait les objets beaucoup mieux qu'en plein jour.

Roger voyait l'officier qui venait d'amener le détachement gesticuler en donnant des ordres, et les soldats se masser par pelotons, le casque en tête et la hache à la main.

Ils attendaient évidemment qu'un ordre pour se lancer dans toutes les directions et commencer leur travail d'abattage afin d'isoler l'incendie.

Le tumulte des préparatifs avait occupé leur attention dans les premiers instants, mais ils ne pouvaient pas manquer d'apercevoir bientôt la silhouette des fugitifs qui se détachaient nettement sur le fond lumineux des buissons enflammés.

— Êtes-vous prêts ? dit à demi-voix Roger, oubliant dans son trouble que Régine ne pouvait pas l'entendre.

Mais le geste commenta les paroles et la jeune fille comprit si bien qu'elle fit un pas en avant.

— *Forward !* cria l'officier prussien, et ses soldats se jetèrent en avant.

Ce fut le moment que saisit Roger.

Plaçant la jeune fille derrière lui, de façon à la couvrir de son corps, il se précipita tête baissée à travers le feu.

L'espace à franchir n'était pas large, mais le péril était grand. Il fallait courir sur des tisons ardents et écarter les branches enflammées qui barraient encore le passage.

A tout homme de sang-froid, l'entreprise aurait paru impraticable, mais l'excès du danger surélève le courage en même temps qu'il décuple les forces, et, dans les cas extrêmes, la témérité devient de la prudence.

Roger, naturellement adroit et vigoureux, accomplit avec un bonheur étrange ce double exploit de franchir le brasier et de préserver sa compagne.

Il parvint à gagner l'allée voisine sans autre accident qu'une brûlure à la main gauche, et, quand il se retourna, il vit à côté de lui Régine saine et sauve.

A l'instant même où il posait le pied sur le sol que l'incendie n'avait pas encore atteint, le boucau s'abattait avec un fracas épouvantable et couvrait de ses rameaux enflammés la place que les fugitifs venaient de quitter.

La chute du géant végétal fut saluée par les acclamations des Allemands, qui attendaient sans doute ce moment pour entrer en action.

Les deux dangers, celui du fléau et celui de l'ennemi, avaient été évités en même temps.

Mais Roger comprenait bien qu'il n'en avait pas encore fini avec les Prussiens, s'il s'arrêtait dans ces parages, et qu'il fallait à tout prix s'éloigner rapidement.

S'accorder une minute pour respirer, c'était s'exposer à perdre tout le fruit de son heureuse audace, car les hommes n'étaient pas moins à redouter que l'incendie.

Le lieutenant saisit la main de Régine et l'entraîna dans le taillis encore intact qui bordait l'allée.

Ils y avaient à peine fait dix pas que trois soldats se montraient subitement sur la droite.

La jeune fille les aperçut la première. Elle fit un bond de côté et se mit à courir de toutes ses forces dans la direction opposée.

Roger exécuta la même manœuvre avec beaucoup de présence d'esprit et d'agilité.

Mais il était trop tard.

Si prompt qu'eût été le mouvement, les Prussiens étaient si près et le bois si bien éclairé par l'incendie, que les fuyards furent aperçus.

— Halte ! halte ! crièrent les Allemands.

L'officier et sa compagne n'avaient garde de s'arrêter, et cette injonction ne servit qu'à leur donner des jambes.

Alors commença une course effrénée où les soldats avaient tout l'avantage.

D'abord, ils étaient trois et pouvaient se diviser pour barrer les sentiers. De plus, ils ne portaient que leurs haches, tandis que ceux qui cherchaient à leur échapper plaient sous le poids de ballots assez lourds.

Enfin, les persécuteurs arrivaient frais et reposés de leur bivouac, et le couple français marchait depuis plusieurs heures.

Il était difficile de supposer que les petits pieds d'une jeune fille en sabots auraient raison des jambes largement bottées de trois robustes Teutons.

Cependant, ni elle ni Roger ne perdirent courage.

Ils s'étaient compris d'un coup d'œil et couraient côte à côte en se retournant de temps en temps pour voir si la meute prussienne ne se recrutait pas d'autres soldats.

Toute la question en était là en effet.

Si le reste de la bande hostile se mêlait de la poursuite, c'en était fait des fugitifs ; mais, dans le cas contraire, il leur restait encore une faible chance de salut.

Après quelques minutes, Roger acquit la certitude que le gros du détachement s'occupait d'éteindre l'incendie et non pas de les poursuivre.

Quant aux trois camarades qu'un hasard malencontreux avait jetés sur le chemin, ils ne portaient pas de fusils et ne pouvaient, par conséquent, leur envoyer des balles.

Cette certitude était rassurante, et le lieutenant qui, en fait de bravoure, ne doutait de rien, pensait déjà qu'au cas où il faudrait en venir à une lutte corps à corps, sa pioche pourrait encore lui servir.

Ce fer emmanché qu'il tenait à la main était une arme fort médiocre pour parer les coups de trois haches allemandes, mais, énergiquement manié, il avait bien sa valeur.

Il s'agissait d'abord de gagner assez de terrain pour que le bruit d'un combat n'attirât pas du renfort à l'ennemi, et de trouver un endroit propice pour renouveler au besoin la célèbre manœuvre du jeune Horace, qui fit mordre la poussière aux trois Curiace en les attaquant l'un après l'autre.

Pour le moment, l'occasion d'utiliser ce stratagème historique ne semblait pas prochaine, car les Prussiens couraient serrés les uns contre les autres, ni plus ni moins qu'à l'exercice.

Mais ils avaient beau accélérer leurs lourdes enjambées et s'exciter en vociférant, ils ne se rapprochaient pas, et les Français conservaient leur avance.

Seulement, le taillis à travers lequel s'était engagé cet assaut de vitesse allait en s'éclaircissant, et c'était un désavantage pour les fugitifs.

Plus lestes et plus souples que leurs persécuteurs, ils utilisaient pour les dérouter tous les obstacles naturels, tandis que, sur un terrain découvert, il leur devenait beaucoup plus difficile de diviser l'ennemi.

Déjà, plusieurs fois, l'un ou l'autre des Prussiens avait bronché sur une pierre ou sur une souche, et ces achoppements faisaient toujours gagner quelques pas aux fugitifs.

Régine ne paraissait pas fatiguée, et Roger, qui l'observait, envoyait presque son énergie, car il se sentait lui-même hors d'état de conserver longtemps cette allure.

On arriva tout à coup à un rideau de jeunes hêtres qui marquait le point où le bois finissait brusquement.

Au-delà s'étendait une clairière beaucoup plus vaste que celle du Chêne-Capitaine, et, plus loin encore, une route assez large s'ouvrait dans la forêt.

Au centre de cette plaine resserrée entre le taillis et la futaie s'étendait une sorte de tache blanchâtre qui tranchait sur la couleur plus sombre de la bryère.

La jeune fille, après une seconde d'hésitation, se lança tout droit dans cette direction en touchant le bras de son compagnon pour l'avertir d'être attentif.

A ce moment, les Allemands n'étaient pas à plus de vingt pas en arrière, et on les entendait s'exciter entre eux par des interjections rauques.

En arrivant à ce terrain dont la nuance claire l'avait frappé, Roger comprit.

La tache blanche était produite par la couche

de glace qui recouvrait une mare, ou plutôt deux flaques d'eau séparées par une étroite bande de terre ferme.

Régine, sans ralentir sa course, se serra contre son compagnon pour s'engager avec lui sur cette chaussée encore invisible pour leurs persécuteurs.

L'obstacle fut franchi en un clin d'œil, et, moins d'une minute après, Roger eut l'indéfinissable satisfaction d'entendre derrière lui un craquement significatif, suivie d'une bordée de jurons retentissants.

Les Prussiens, serrés comme un escadron qui charge, étaient arrivés en bloc au bord de la mare et, avant d'avoir pu arrêter leur élan, les lourdes bottes germaniques avaient crevé la croûte fragile qui recouvrait le bourbier.

Les fugitifs, en se retournant, purent les voir enfoncés dans la vase glacée jusqu'à mi-corps, s'épuiser en efforts grotesques pour reprendre pied.

Un seul, plus adroit ou plus heureux, s'était maintenu à moitié sur la chaussée et faisait mine de continuer la poursuite, mais ses camarades s'accrochaient à ses habits en poussant des cris de détresse.

Il était évident qu'il n'allait pas les abandonner dans cette situation critique, et que le sauvetage des embourbés allait lui demander un peu de temps.

Quoique ce spectacle lui fût très-doux, Roger ne s'arrêta pas à le savourer et redoubla de vitesse pour franchir avec sa compagne le reste de la clairière.

Quand ils arrivèrent au bord de la forêt, leurs ennemis s'agitaient encore dans la fondrière où la ruse de la jeune fille les avait conduits.

La route qui se présentait devant les heureux fugitifs s'enfonçait au plus profond d'une futaie magnifique, et, à sa largeur, on pouvait conjecturer qu'elle conduisait à une ville ou tout au moins à un gros village.

C'était une excellente raison pour l'éviter, et Régine, qui semblait connaître parfaitement le pays, s'engagea sans hésiter dans un sentier latéral.

Après quelques minutes de marche rapide, les voyageurs arrivèrent devant un gros rocher, derrière lequel Régine montra à son compagnon le toit rustique d'une cabane de feuillage.

Roger tombait de fatigue et il poussa d'autant plus volontiers la porte de cet abri providentiel qu'on n'entendait plus du tout les Prussiens.

— Qui va là ? cria une voix d'homme au moment où les fugitifs allaient franchir le seuil de la cabane.

VI

Roger fit un bond en arrière et entraîna brusquement Régine, de façon à la couvrir de son corps.

La cabane était habitée, et cette découverte était assurément des plus fâcheuses.

Dans la situation où se trouvait l'officier, toute rencontre avait son danger, et tout inconnu était menaçant.

Sa première pensée fut donc de se mettre en défense.

D'un rapide tour d'épaules, il se débarrassa de son ballot qui pouvait le gêner et il eut même la présence d'esprit de le jeter à ses pieds pour en faire un obstacle contre une sortie possible de l'ennemi.

En même temps, il leva sa pioche et se tint prêt à frapper.

Régine semblait avoir compris le danger, et, laissant à son compagnon toute sa liberté de mouvements, elle s'était tournée pour faire face au danger qui pourrait venir par derrière, si par hasard les Prussiens retrouvaient la piste.

La nuit était assez noire et l'obscurité était encore augmentée par le voisinage des grands arbres dont les rameaux formaient comme un dôme au-dessus de la cabane.

Aussi ne pouvait-on apercevoir la personne du premier occupant d'un abri rustique.

Il n'avait encore révélé sa présence que par l'espèce de qui-vive si inopinément jeté, et Roger se demandait, non sans inquiétude, à quel être il allait avoir affaire.

Était-ce un bûcheron réfugié là pour se garantir du froid, un cantonnier en tournée, un espion en surveillance ?

Toutes ces conjectures étaient à peu près également plausibles.

Ce qu'il y avait de sûr, c'est que l'individu surpris avait crié en français et sans aucune espèce d'accent.

L'officier ne crut pas pouvoir se dispenser de répondre à tout hasard par le mot traditionnel :

— Ami !

L'inconnu ne parut pas d'abord très-sensible à cette formule encourageante, car il ne se pressa pas de renouveler ou de compléter son interrogation.

— Qui êtes-vous, vous-même ? ajouta assez rudement Roger.

— Ce n'est pas répondre, ça, reprit la voix ; dites-moi ce que vous me voulez et je vous dirai mon nom après.

— Je veux entrer pour me reposer, voilà tout, dit le lieutenant qui ne tenait pas à engager une querelle.

— Je ne vous en empêche pas, grommela l'inconnu d'un ton peu engageant. Il y a de la place pour deux.

— Il en faut pour trois.

— Pour trois ! Vous n'êtes donc pas seul ?

— Non, dit laconiquement Roger.

— Alors, c'est différent. La cabane est trop petite, et, si vous y entrez, je serai obligé de sortir.

— Oh ! une femme ne compte pas, et nous trouverons bien moyen de nous caser.

— C'est donc une femme qui est là derrière vous ? demanda le personnage qui devait avoir de bons yeux pour reconnaître en pleine nuit la position que Régine occupait.

— Oui, c'est ma sœur et, comme elle est très-fatiguée, je n'ai pas de temps à perdre à la porte, répondit l'officier impatienté.

— Bon ! bon ! ne vous fâchez pas ! du moment qu'il s'agit d'une dame, nous allons nous arranger.

— Si vous veniez un peu ici pour me montrer le chemin, ce serait plus commode, fit observer Roger, qui se souciait médiocrement de pénétrer à l'aveuglette sous ce toit très-propice aux surprises.

— Je vais faire mieux que ça, dit l'inconnu, et nous allons avoir de la lumière.

Le lieutenant allait se récrier sur cette imprudence qui pouvait attirer les Prussiens, mais il réfléchit qu'en avouant ses craintes il allait trahir le secret de sa fuite, et il se tut.

La lueur bleuâtre du souffre brilla dans l'obscurité, et le craquement sec d'une allumette frottée contre la muraille prouva que l'hôte de la cabane tenait sa promesse.

Dix secondes après, la clarté tremblotante d'une bougie illuminait l'intérieur de ce réduit que Roger put embrasser tout entier d'un coup d'œil.

— Voilà ! dit l'inconnu presque gai ; votre chambrette est prête, et celle de madame aussi, car c'est la même.

Sans répondre à cet essai de plaisanterie, l'officier releva prestement son ballot et, la pioche toujours en arrêt dans sa main droite, il s'avança jusque sur le seuil.

La jeune fille le suivit sans donner le moindre signe d'inquiétude.

Quoique le sens de ce court dialogue eût dû lui échapper, elle s'était sans doute déjà rendu compte de la situation, car, à voir son calme, on aurait été tenté de croire qu'elle s'attendait à cette rencontre.

Roger, avant de franchir la porte, qui était assez basse pour l'obliger à se courber, jeta un regard d'investigation rapide sur la hutte et sur celui qui l'occupait.

Bâtie avec des troncs de sapin mal équarris et grossièrement jointés, couverte en chaume et privée de fenêtres, cette habitation primitive avait dû servir autrefois à habiter les forestiers en tournée.

Le sol y était dépourvu de toute espèce de plancher et le mobilier se composait de trois ou quatre bottes de paille et d'un tronc d'arbre taillé en forme d'escabeau.

Quant à l'individu que le toit rustique abritait momentanément, c'était un assez gros gailard, porteur d'une figure joviale et vêtu d'une blouse grise.

Il se tenait debout, élevant d'une main sa bougie qu'il avait placée dans une petite lanterne, et de l'autre se faisant un abat-jour pour examiner les nouveaux arrivants.

Rien d'hostile dans son air ni dans son attitude ; pas de surprise possible dans l'espace étroit qu'enserraient les quatre murs de bois de la cabane.

Tout cela était rassurant et Roger se décida à entrer.

Il prit la jeune fille par la main, la fit passer en même temps que lui et referma soigneusement la porte.

Il lui tardait de savoir en quelle compagnie le hasard l'avait jeté, et il se hâta d'employer pour en venir à ses fins ce procédé infailible qui consiste à parler de soi pour que les autres parlent d'eux.

Il jugeait d'ailleurs indispensable de devancer les questions et de jouer au naturel son rôle de colporteur.

— Excusez-nous, camarade, dit-il en tâchant de prendre le ton familier qui convenait à son emploi, nous avons dû vous faire bien peur.

— Peur ! à moi ? mais non, je vous assure, balbutia l'inconnu, je... je n'ai rien à cacher... rien à craindre, veux-je dire.

Cet empressement à protester contre la supposition, et cet embarras parurent singuliers au lieutenant.

— Oh ! je pense bien, reprit-il d'un air convaincu, mais dame ! vous savez, la nuit, par le temps qui court, et au milieu d'une forêt, on ne sait jamais à qui on a affaire.

— Ça, c'est vrai, dit le personnage, et, quand on a comme moi des marchandises, on se défie toujours un peu.

— Des marchandises ? répéta Roger.

— Mon Dieu, oui, et un gros paquet, encore, reprit l'inconnu en touchant du pied un ballot déposé dans un coin.

— Tel que vous me voyez, je suis colporteur, et...

— Colporteur ! s'écria l'officier avant d'avoir eu le temps de retenir l'expression de sa surprise.

— Oui, et tout à votre service, camarade," murmura l'autre en le regardant en dessous.

Il était difficile d'imaginer une coïncidence plus fâcheuse pour Roger, qui ne possédait encore de son prétendu métier que le costume et les attributs.

L'idée d'être obligé de raisonner sur les foires et sur les marchandises avec un confrère, le jetait dans la plus grande perplexité.

Si la dissimulation eût été possible, il aurait renié de bon cœur la qualité sous laquelle il comptait voyager ; mais la balle qu'il portait suffisait pour le classer, et déjà l'inconnu le regardait avec attention.

— Mais vous-même, murmura ce camarade d'occasion, est-ce que vous seriez de la partie ?

— Parbleu ! ça se voit bien, répondit l'officier, comprenant qu'il n'était plus temps de reculer.